

Le boxeur Georges Carpentier dans la presse franco-britannique de la Belle Époque

STÉPHANE HADJERAS

Docteur en histoire contemporaine
Université de Bourgogne-Franche-Comté
Centre Lucien Febvre (EA2273) Besançon
France
stephanehadjeras@gmail.com



lors qu'au tournant du XIX^e siècle, la boxe anglaise demeurait en France une pratique délictuelle et obscure, elle fut promue, à la veille de la Grande Guerre, au rang de sport des plus à la mode. Incarnant un idéal de régénérescence physique, cette mise en scène du corps s'érigea alors en spectacle phare des soirées parisiennes. La fréquence des manifestations, le nombre de spectateurs lors des grands combats, l'intérêt porté par une grande partie de la presse et, pour finir, l'hétérogénéité sociale d'un public, composé notamment par les principales élites artistiques de la Belle Époque, constituaient les témoignages les plus significatifs de ce « *triomphe du poing* ».

Ce que l'on peut appeler « la Belle Époque de la boxe anglaise en France » fut également marquée par une corrélation entre les succès de cette pratique et l'avènement de la première vedette sportive tricolore : le boxeur Georges Carpentier. Né en 1894 à Liévin, dans le bassin minier du Pas-de-Calais, ce champion embrassa la profession de pugiliste à l'âge de 14 ans. Entre 1908 et 1914, au rythme de nombreuses et improbables victoires, sa popularité ne cessa de croître. Elle atteignit son apogée dans les deux années précédant la Guerre, particulièrement lors d'éloquents triomphes face à la fine fleur pugilistique britannique. A l'occasion de matchs mobilisant les ressorts du nationalisme anti-anglais, le champion endossait, tant dans la presse

Pour citer cet article, to quote this article,
para citar este artigo :

Stéphane Hadjeras, « Le boxeur Georges Carpentier dans la presse franco-britannique de la Belle Époque. », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 10, n°2 - 2021, 15 décembre - december 15 - 15 de dezembro.
URL : <https://doi.org/10.25200/SLJ.v10.n2.2021.441>

sportive tricolore que dans sa consœur britannique, le costume du « vengeur de Waterloo ».

Si sous la plume de certains journalistes parisiens, « le poing de Georges Carpentier »¹ témoignait de la régénérescence française, *a contrario*, sous celle de leurs confrères londoniens, il révélait la « décadence physique nationale ». ² Néanmoins, à partir de 1913, dans un paradoxe surprenant, *the french idol* jouit d'une estime croissante en Angleterre. Accueilli par des milliers de Britanniques, lorsqu'il boxe sur leur terre, la presse britannique fait alors l'éloge de cet athlète à « la gueule d'ange » qui illustre, par sa maîtrise parfaite de la *sweet science*, l'excellence pugilistique, à savoir le triomphe de la technique sur la force brute. Aussi, comment expliquer un tel revirement et une soudaine exaltation des reporters londoniens pour le représentant de l'ennemi héréditaire ? La convocation de la Grande Histoire par les journaux franco-britannique de la Belle Époque relève-t-elle uniquement de procédés narratifs et stylistiques ou atteste-t-elle aussi des prémices du sport comme élément des relations internationales ? A l'aube du culte des vedettes, dans ce que les historiens Pierre Renouvin et Jean-Baptiste Duroselle nomment les « forces profondes »³, les succès de Carpentier à Londres, semblablement aux nombreuses démarches entamées entre la France et l'Angleterre depuis 1904, n'ont-ils pas contribué à tisser et renforcer les liens entre ces deux nations et de surcroît à transformer leur simple entente Cordiale en alliance militaire durable ?

Issu en partie de ma thèse de doctorat en histoire soutenue à Besançon le 7 février 2020⁴, cet article s'appuie sur un corpus de sources imprimées diverses et variées. Outre la littérature scientifique et d'époque, ces sources sont constituées d'une partie de la presse française et anglo-saxonne d'avant-guerre et des cinq ouvrages à caractère autobiographique écrits par Georges Carpentier durant sa vie.

LA RIVALITÉ PUGILISTIQUE FRANCO-ANGLAISE COMME ILLUSTRATION DE « LA MÉSENTENTE CORDIALE »

Alors que la toute jeune fédération française de boxe, créée en 1903, œuvrait pour l'enracinement de la pratique pugilistique en France, le débarquement, à partir de 1907, de boxeur anglais dans la capitale contribua à dynamiser son entreprise.

Ces rencontres, contre les représentants de la patrie du Noble Art, s'inscrivaient pleinement dans le nouveau jeu d'alliance politique qui se dessinait dans l'Europe d'avant-guerre. Le 8 avril 1904, Paris avait, en effet, signé avec Londres, l'Entente Cordiale. Tou-

tefois, pour mieux comprendre la rivalité pugilistique franco-anglaise à la Belle Époque, il convient d'abord de relativiser ce traité. Celui-ci n'était nullement, au départ du moins, une alliance mais juste une sorte de *gentlemen's agreement*. Son but principal était d'éviter la formation d'une grande coalition « continentale anti-anglaise – Allemagne, Russie et France, dont rêvaient Guillaume II et ses conseillers ». ⁵ Aussi, son évolution en alliance sembla avoir été « déterminée essentiellement par les erreurs des dirigeants allemands ». ⁶ *In fine*, ce fut la guerre qui, transformant cette entente, selon l'expression de Pierre Gaxotte, « en mariage de la terre et de l'eau »⁷, la concrétisa réellement.

Le roman de Louis Hémon, *Battling Malone pugiliste*, constitue un excellent témoignage sur la rivalité pugilistique franco-anglaise à la Belle Époque et, notamment, sur la perception outre-Manche de l'ascension des Français dans le sport de prédilection des Britanniques. Pour Hémon, l'avènement de la boxe en France et l'arrivée des boxeurs tricolores dans les prémices de l'internationalisme pugilistique ne furent pas pris au sérieux par les Britanniques.

« Par Jupiter qu'ils étaient donc comiques ! Ils s'étaient, un beau jour, lassés de se donner des coups de pieds dans la figure et avaient résolu d'apprendre à se servir de leurs poings comme des hommes, de boxer, en un mot. L'Angleterre tout entière en avait ri. Un français boxant ! C'était un paradoxe du dernier ridicule ; une plaisanterie en action ; un défi lancé à la raison et au bon sens ! [...] »⁸

Il est vrai que jusqu'en 1907, les victoires contre les boxeurs anglais relevaient du véritable exploit. Comme le précisait Léon Sée, directeur de l'hebdomadaire *La Boxe et Les Boxeurs* :

« Un boxeur anglais était à cette époque, pour nous quelque chose de formidable, contre lequel il ne fallait pas même essayer de lutter. »⁹

Lorsque en 1907, Marcel Moreau battit Fred Robins et Harry Duncan, il fut le premier Tricolore « à chasser l'Anglais hors de France ». ¹⁰ Cependant pour les journalistes britanniques, qui considéraient souvent l'excellence pugilistique comme un privilège essentiellement anglo-saxons, voire uniquement anglais, le danger apparaissait alors minime. Ces victoires avaient été obtenues à Paris devant des boxeurs considérés comme des combattants de seconde zone. De plus, les titres européens, réputés citadelles imprenables, restaient toujours entre leurs mains. Quand le 23 octobre 1911, au King's Hall de Londres, le jeune Georges Carpentier remporta, devant un public « admiratif »¹¹, le titre de champion d'Europe des poids welters face à Young Joseph, les faiseurs de boxe britanniques prirent

alors véritablement conscience du péril français. En vue de rétablir leur suprématie et de laver ce cuisant affront, ils décidèrent de lui opposer la fine fleur pugilistique de Grande-Bretagne.

En France, au lendemain de cet « indiscutable triomphe »¹², dans un élan de chauvinisme, Henri Desgrange, patron de *L'Auto*, intitula son éditorial « Bouin-Carpentier ». Il réunit alors le nom du coureur, qui venait de battre le record de l'heure de course,¹³ et celui du boxeur qui venait de triompher à Londres. L'union sacrée de ces deux champions avait pour but de mieux souligner la nouvelle suprématie de la « race française »¹⁴, et *a fortiori* latine, dans le domaine du sport, alors si fortement prisé par les Anglo-Saxons.

Le quotidien sportif salua aussi ce succès comme un moment important de l'histoire du sport tricolore. En associant le nom de Young Joseph à celui de Wellington, artisan du succès britannique à Waterloo, le directeur de *L'Auto*, faisant alors fi de l'Entente cordiale, n'hésita pas à revenir sur de vieux antagonismes militaires.

« Et tandis que Bouin est déjà reposé, voici que Carpentier – un autre nom bien français – va opposer sa souplesse de jeune chat à la calme méthode de l'Anglais, fils des soldats de Wellington ».¹⁵

Si cet événement demeurait important pour la presse sportive française, à en croire Tristan Bernard, présent à Londres le jour du combat, la performance du jeune Liévinos n'avait pas inquiété outre mesure la presse sportive anglaise mais plutôt soulevé son « enthousiasme »¹⁶. Selon le dramaturge, l'esprit sportif britannique, séduit par le style de boxe et le comportement de Carpentier sur le ring, ne pouvait refuser « d'acclamer un beau vainqueur ».¹⁷ Il est vrai que le matin du combat, le quotidien *The Sporting Life* avait reconnu que, « si Young Joseph était champion d'Angleterre il n'avait jamais affronté de boxeur aussi habile que Carpentier ».¹⁸ Néanmoins, si les journaux anglais ne tarissaient pas d'éloge pour le jeune Tricolore, cette victoire s'inscrivait dans un contexte particulier. Celui où les progrès sportifs des « grenouillards » commençaient à sérieusement agacer, voire inquiéter certains Britanniques. Si le *fair-play* anglais se devait de saluer la belle victoire du Français, l'orgueilleuse *Britannia* avait la responsabilité non seulement de laver l'affront d'une défaite cuisante devant un *frenchy*, mais également de récupérer la suprématie européenne dans un sport considéré souverain outre-Manche. Quatre mois plus tard, le 29 février 1912 à Monaco, les *matchmakers* anglais opposèrent à Carpentier leur champion des poids moyens : Jim Sullivan

Ce combat exacerba l'inimitié pugilistique franco-anglaise. En France, au sein de certains organes de presse, son annonce avait pris l'allure d'une nouvelle guerre contre Albion. Ainsi, à la une du *Figaro*, dans un encart consacré à « La Vie Hors Paris », Frantz Reichel vanta la confirmation de « la prodigieuse renaissance musculaire des races latines »¹⁹ grâce au « poing de Georges Carpentier ».²⁰ Si l'enjeu de ce « palpitant » duel restait « la suprématie athlétique »²¹, il convenait d'obtenir aussi une revanche face aux mépris des Britanniques vis à vis des initiatives latines dans le sport.

La veille, soit le 28 février, à la une de l'hebdomadaire français *Sporting* nous pouvons lire le titre « La France contre l'Angleterre ». En désignant les athlètes par leur appartenance nationale, ce journal exacerbait le sentiment patriotique. Georges Carpentier et Jim Sullivan n'étaient plus de simples pugilistes. Bien loin du rapprochement prôné par l'Entente Cordiale, ils devenaient des athlètes soldats représentant non seulement leurs pays respectifs, mais également leur longue rivalité belliciste. C'était comme si, par effet de zoom, le champ de bataille était remplacé par le ring et les nations personnifiées dans leurs boxeurs.

De l'autre côté de la Manche, il en était de même. *The Sporting Life*, affirmait que si Carpentier était le favori des Bookmakers, la plupart des Britanniques avaient confiance en Sullivan. Aussi bon était-il, le Tricolore allait au-devant de « son Waterloo »²² ! D'ailleurs comment pouvait-il en être autrement ? Sullivan n'était-il pas le champion de Grande-Bretagne des poids moyens,²³ et de surcroît le digne successeur de Tom Jones,²⁴ Jem Belcher,²⁵ ou autres Bob Fitzsimmons²⁶ ?

Déjà, en 1869, Victor Hugo, dans *L'Homme qui rit*, avait expliqué comment la boxe pouvait se draper des oripeaux du nationalisme. Au sein d'un chapitre intitulé « Ecosse, Irlande et Angleterre », il racontait un combat opposant « un Irlandais de Tipperary nommé du nom de sa montagne natale Phelem-ghemadone, et un Ecossais appelé Helmsgail ».²⁷ Selon Hugo, plus qu'un simple match, l'événement mettait alors « deux orgueils nationaux en présence. Irlande et Ecosse allaient se cogner ; Erin allait donner des coups de poing à Gajothel »²⁸.

En France, il semblerait que ce fut dans le combat à Monaco que pour la première fois sentiment national et boxe se mêlèrent. Outre la poussée de fièvre patriotique constatée dans la presse, il est par exemple intéressant de noter que, lors de ce match, l'hymne national français fut entonné par deux fois. Une première fois l'orchestre attaqua « la Marseillaise tandis que Carpentier [faisait] son apparition sur le ring. »²⁹ Une seconde fois, elle fit résonner le chant, immédiatement après sa victoire, alors

qu'il était « porté en triomphe au beau milieu du ring ». ³⁰ Cette double orchestration de *La Marseillaise*, « chant révolutionnaire, exaltant, à travers la liberté, les valeurs d'un monde nouveau » ³¹, mais surtout « chant de guerre exprimant avec une âpreté que l'on a parfois jugé « sanguinaire » le patriotisme d'une nation en lutte » ³², souligne combien ce combat pouvait être empreint de sentiment national.

Le lendemain du match, *L'Auto* fit l'éloge de celui qu'on appelait désormais, non plus le jeune prodige lensois, mais « le jeune prodige français » ³³. Ce dernier avait alors gravi un « nouvel échelon vers la gloire ». ³⁴ Outre-Manche, seul le poids lourd Bombardier Wells semblait maintenant capable de stopper l'avancée française et de surcroît de redorer le blason pugilistique de *Britannia*. *The Sporting Life*, après avoir titré « Dramatic Scenes at Monte Carlo », ³⁵ écrivit que le cinématographe allait permettre aux Français de fêter la revanche de Waterloo sur les boulevards parisiens. ³⁶ De son côté l'hebdomadaire *Boxing*, jurant que ce combat n'était ni plus ni moins que le reflet de « la décadence physique nationale » ³⁷, en appela à la vengeance de Wells.

Le premier affrontement entre Georges Carpentier et Bombardier Wells, le 1er juin 1913 à Gand, marqua l'apogée de la rivalité pugilistique entre l'Angleterre et la France.

La veille de l'affrontement, *L'Auto* fit paraître en une, deux portraits des boxeurs suivis de ces questions : France ? ou Angleterre ? En désignant les athlètes par leur appartenance nationale, de la même façon que pour le match à Monaco, le quotidien de Desgrange inscrivait ce combat dans la longue querelle historique opposant la France à l'Angleterre. Le lendemain, poursuivant l'affiliation à la Grande Histoire, à l'annonce de la surprenante victoire du Français, ³⁸ le journal, n'hésita pas à comparer les « exploits » de Georges Carpentier à ceux du général Bonaparte. Ainsi, dans une longue métaphore filée, il se félicita du succès du « petit Français au cœur d'airain » ³⁹ devant le boxeur que « la fière Albion voulait opposer à Jack Johnson. » ⁴⁰ Son « courage jusqu'à l'héroïsme » ⁴¹ restait digne de celui d'un « grand général, qui, d'un seul coup, par une tactique de génie, renverse le sort des armes et transforme en triomphe inouï ce qui prenait les allures d'une déroute, d'une catastrophe historique ». ⁴²

Alors que les rédacteurs de *L'Auto* trempaient leur plume dans l'encre patriotique, *Le Figaro*, insistait sur l'allégresse d'un public français qui, dans un élan patriotique et afin de manifester sa joie, se prenait par la main et entonnait la Marseillaise en vibrant « d'acclamations frénétiques ». ⁴³

Illustration 1 : « France ? ou Angleterre ? » , *L'Auto*, 31 mai 1913.



Au reste, la presse française n'était pas la seule à convoquer la Grande Histoire pour faire le récit de ce combat. Outre-Manche, certains journaux établissaient de similaires analogies. Ainsi, la revue sportive *Boxing*, ironisa sur le lieu du revers, à savoir « à seulement quelques miles de l'endroit où Wellington avait écrasé l'orgueilleux aigle français ». ⁴⁴ A ses dires, un nombre important d'Anglais présent à Gand n'auraient alors pu s'empêcher d'établir le rapprochement entre la journée du 1^{er} juin 1913 et celle du 15 juin 1815. Plus qu'un simple résultat sportif, « l'extraordinaire victoire française », ⁴⁵ qui signifiait beaucoup pour « l'honneur de la France » ⁴⁶, aurait alors partiellement effacé « le souvenir de Waterloo ». ⁴⁷

Le deuxième revers de Wells, le 8 décembre 1913, dans l'enceinte même du National Sporting club de Londres et devant un parterre de Lords fervents défenseurs de l'école pugilistique britannique, sonna le réel glas de l'hégémonie anglaise sur la boxe européenne. Alors que la défaite de Gand les avaient littéralement abasourdis, les *sportsmen* espéraient que le match retour, qui allait se dérouler sur leur sol, serait une revanche probante pour leurs couleurs. *The Sporting Life*, dans une subjectivité évidente, affichait un véritable optimisme. Wells, décrit comme plus rapide, plus joli et meilleur boxeur que Carpentier, avait manifestement tiré les leçons de Gand. Il allait imposer sa boxe et réussir à maintenir à distance le Français. ⁴⁸ D'après *L'Auto*, les bookmakers le donnaient « comme favori

dans une proportion de 25 à 20 ».49 En France, devant tant de certitudes affichées outre-Manche, le doute avait fini par s'installer. D'aucuns se demandaient si, lors du précédent match, Carpentier n'avait pas « triomphé sur un coup heureux ».50

Si, le lendemain, la plupart des journaux français saluèrent le succès expéditif de Carpentier, en Angleterre, sa facile consécration interrogea amplement la presse sportive. Tandis que l'hebdomadaire *Boxing* demanda si cet « étonnant combat » relevait du rêve ou de la réalité⁵¹, *The Sporting Life* critiqua féroce­ment le comportement de Wells. Selon le quotidien, le Bombardier avait perdu parce qu'il avait fait preuve de « féminité ».52 Incapable de dominer ses émotions, il avait été « paralysé »⁵³ et « terrifié »⁵⁴ avant même le début du match. Le journal, rappelant d'ailleurs que les Américains se moquait de sa taille de guêpe et de sa mâchoire de verre, se demandait comment l'Angleterre avait pu l'élever au rang de champion poids lourd. « Battu par lui-même », avant même le premier coup de gong, le géant s'était révélé « sans force »⁵⁵ et complètement amorphe dès la pose des bandages. Incapable de prendre des initiatives pendant le match, il s'était laissé outrageusement dominer par le Tricolore. Toujours selon *The Sporting Life* le comportement de Carpentier était d'ailleurs à l'opposé. « Calme »⁵⁶, « sûr de lui »⁵⁷, il n'avait fait preuve « d'aucune anxiété »⁵⁸ et ne s'était nullement laissé submerger par ses émotions.

Par-delà l'analyse sportive, l'attitude des boxeurs contredisait totalement les clichés raciaux circulant en Grande-Bretagne. George Mosse a rappelé combien outre-Manche, « le stéréotype du jeune Anglais bien fait (grand et robuste) » s'était imposé dans le temps et que « l'opposé, à savoir les créatures efféminées, était vilipendé comme l'apanage des ennemis héréditaires de l'Angleterre : les papistes, les Espagnols et les Français ».59

Aussi, lors de ce combat, le Français, présenté traditionnellement comme lâche et délicat, s'était révélé brave et viril. En revanche, l'Anglais, apparaissant toujours courageux et doté d'un sang-froid à toute épreuve, avait revêtu le costume du fragile poltron.

LA BOXE DANS LE JEU DES RELATIONS INTERNATIONALES

Ces duels participèrent largement à la construction de la figure de Carpentier champion national. En effet,

si le Tricolore s'érigea pleinement héros de la nation c'est avant tout parce qu'il terrassa de manière répétée et indiscutable les meilleurs pugilistes de Grande-Bretagne. Dépassant le simple cadre du champ sportif, il était alors présenté, par une partie de la presse, comme celui qui redonnait de la grandeur à la France. Il prouvait « aux arrogants » Britanniques que les « flaccides » Tricolores étaient capable de produire des athlètes de valeurs, de les concurrencer et même de les battre dans leur sport de prédilection. Ensuite, cette rivalité franco-anglaise semblait poursuivre, dans une sorte de métaphore guerrière, la longue animosité entre deux nations, certes désormais amies, mais ô combien encore rivales, illustrant *de facto* les premiers liens entre le sport et les relations internationales. L'utilisation, par la majorité de ces journaux, d'un champ lexical issu du vocabulaire militaire attestait d'ailleurs qu'en transposant la querelle franco-bri-

Illustration 2 : « Carpentier joint l'armée française ». Dessin de l'Américain Bob Edgreen paru dans *l'Evening World*.



Source : *La Boxe et Les Boxeurs*, 11 février 1914.

tannique dans le domaine sportif, « la métaphore de la guerre [restait] vive ».60

Dès lors, ne pouvons-nous pas infirmer le jugement de Dominique Lejeune prétendant que « l'utilisation du sport dans les relations internationales » apparut seulement aux « lendemains de la Première Guerre Mondiale »⁶¹ ? S'appuyant sur les travaux de Pierre Arnaud, l'historien avait étayé son propos à l'aide de trois arguments. Il avait souligné que la défaite de Jean Bouin au Jeux Olympique de Stockholm n'avait mobilisé ni xénophobie, ni chauvinisme en France. En deuxième lieu, il avait remarqué que l'acceptation de Berlin comme ville d'accueil des sixième Jeux Olympiques n'avait pas heurté l'opinion publique française. En dernier lieu, il avait rappelé que les athlètes allemands étaient loin d'être ostracisés du premier embryon de l'internationalisme sportif.

Cependant, si les prémices du sport comme élément des relations internationales ne semblaient pas transparaître dans l'opposition athlétique franco-allemande, ils étaient, comme nous l'avons vu, clairement identifiables dans la rivalité pugilistique franco-anglaise. Il est pourtant vrai, comme s'en étonna du reste Marcel Spivak, qu'avant la Grande Guerre, le peu de rencontres sportives opposant les Allemands aux Français ne fut pas marqué par une quelconque hostilité⁶². Concernant les rencontres pugilistiques franco-allemandes, si nous devons d'abord reconnaître qu'elles furent très rares, principalement parce que la boxe n'était pas encore autorisée en outre-Rhin,⁶³ leurs descriptions, tant dans *L'Auto* que dans *La Boxe et Les Boxeurs*, ne contenaient aucune mention chauvine et/ou hostile. En cela, le match entre l'étoile montante de la boxe germanique, Otto Flint, et le Français, Adrien Hogan, le 9 janvier 1914 à L'Élysée Montmartre, semble particulièrement révélateur. Alors que Flint était présenté comme un « indiscutable champion de l'empire germanique »⁶⁴, un « rude teuton »⁶⁵, et un « cogneur formidable »⁶⁶, l'événement était juste gratifié du titre de « véritable match Franco-Allemand »⁶⁷ par *L'Auto* et de celui de « grand combat »⁶⁸ par *La Boxe et Les Boxeurs*.

Ce faisant, comment expliquer que la plupart des rencontres pugilistiques avec nos « amis improbables »⁶⁹ témoignaient d'intentions chauvines alors qu'il n'en était rien avec nos voisins d'outre-Rhin ? D'abord, il ne faut pas oublier que la France d'avant-guerre semblait peut-être plus marquée, par le revers de Fachoda et l'animosité envers le « Rosbeef » que par la débâcle de Sedan et la haine du « Boche ». Puis, il faut toujours garder à l'esprit que si les contemporains ne pouvaient prévoir la suite de l'Histoire, ils en connaissaient au moins le début, à savoir l'antagonisme pluriséculaire entre la France et l'Angleterre. Comme le soulignait Léon Bloy en 1912 :

« L'Angleterre est l'ennemie naturelle de la France ; elle est une ennemie avide, ambitieuse, injuste et de mauvaise foi. L'objet invariable et chéri de sa politique est, sinon la destruction de la France, du moins son abaissement, son humiliation et sa ruine ».⁷⁰

Ainsi, pour une partie de l'opinion publique, et ce malgré l'Entente Cordiale, qualifiée d'ailleurs quelquefois « d'entente improbable »⁷¹ ou de « mésentente cordiale »⁷², comme le remarqua le général de Gaulle, « le grand ennemi héréditaire ce n'était pas l'Allemagne, c'était l'Angleterre ».⁷³ Par voie de conséquence, même s'il est indéniable qu'« au fur et à mesure que la tension [grandissait] entre la France et l'Allemagne, l'anglophobie [tendait] de plus en plus à disparaître »⁷⁴, en attendant c'était la « perfide Albion » qui continuait à susciter l'effroi et l'admiration de nombreux contemporains.

Pour paraphraser Clausewitz qui affirmait que « la guerre c'est la politique continuée par d'autres moyens », nous pouvons alors prétendre que la rivalité pugilistique franco-anglaise, durant la Belle Époque, c'était aussi la guerre précédée à d'autres moyens. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, George Orwell précisa combien le sport, « source inépuisable d'animosité »⁷⁵, demeurait, au niveau international, « ouvertement un simulacre de guerre ».⁷⁶ Selon l'écrivain, au sein de cette immense mascarade, « le pire de tous les sports [était] la boxe ».⁷⁷ L'affrontement sincère de deux hommes sur un ring permettait quelquefois de faire l'économie d'une armée, tout en continuant à se battre de manière métaphorique et symbolique. En d'autres termes ce sport apparaissait alors comme « une guerre sans coup de feu ».⁷⁸

CARPENTIER HÉROS DE L'ENTENTE CORDIALE

Dans le numéro de *La Boxe et Les Boxeurs*, en date du 11 juin 1913, Léon Sée écrivait : « Georges Carpentier est aussi populaire sinon plus en Angleterre qu'en France et ce n'est pas peu dire. » Loin d'être sans fondement cette affirmation peut se vérifier par l'énorme engouement suscité pour sa personne lors de son combat contre l'Américain Gunboat Smith, le 16 juillet 1914, à L'Olympia Hall. Ainsi, deux jours avant l'événement, soit le mardi 14 juillet, il fut accueilli à Charing Cross par un rassemblement d'au « moins dix mille personnes ».⁷⁹ La ferveur était si intense, qu'une partie de la foule prit l'initiative de dételer les deux chevaux du landau pour transporter le champion à son hôtel.

« Sous l'œil du cocher impassible [...] cinquante énergumènes [saisirent] les brancards, [poussèrent] aux roues et la voiture [s'avança] avec lenteur au milieu de la foule avec son attelage humain ».⁸⁰

Selon Léon Sée, le spectacle était « inouï ; jamais un souverain [n'avait] vu pareil accueil, semblable triomphe. Sur l'impériale des autobus arrêtés, les femmes et les hommes [étaient] debout, agitant mouchoirs et chapeaux ».⁸¹ S'il semble naturel de penser que la description proposée par un journal français use généreusement de l'hyperbole, celle effectuée le lendemain par les quotidiens britanniques, *The Sporting Life* et *The Times*, utilisent pourtant le même registre. Après avoir titré « The Great Welcome »⁸² et comparé sa réception à celle d'un roi, le premier mentionna également qu'une foule de femmes et d'hommes se tenait sur le toit des autobus pour ne rien manquer de l'arrivée du Tricolore. Cela étant, « le trafic de la plus grande ville du monde et, de surcroît, le trafic du centre-ville de cette ville, avait été retardé pour lui faire place ».⁸³

Quant au second, il écrivit :

« Si quelqu'un avait douté de la popularité de la boxe en Angleterre, ses doutes auraient été rapidement dissipés s'il s'était rendu quelque part dans le voisinage de Charing Cross hier après-midi [...] Un étranger aurait pu penser qu'un personnage royal, particulièrement populaire et distingué, était en visite à Londres. Dans les annales du sport britannique, il semble peu probable qu'une telle scène d'enthousiasme ait déjà existé. Non seulement la cour de Charing Cross et l'entrée de la gare était sur le point d'éclater, mais sur une distance assez considérable le long du rivage, dans l'une ou l'autre direction, il y avait une masse énorme

de charbon, qui devait lui porter bonheur ». ⁸⁸ Corroborant cette idée, le quotidien britannique *The Sporting Life* écrivit que, dans sa chambre d'hôtel, le Français avait trouvé, suspendu au-dessus de son lit, un fer à cheval en argent, attaché avec un ruban bleu. De plus, il avait reçu des centaines de lettres, provenant principalement d'admiratrices qui lui demandaient des autographes. ⁸⁹

Aussi, comment expliquer une si grande ferveur populaire pour le représentant de l'ennemi héréditaire qui avait terrassé les meilleurs champions britanniques ? A vrai dire, entre octobre 1911, date de ses débuts pugilistiques à Londres, et juillet 1914, date de son dernier combat dans la capitale anglaise, les sentiments des Britanniques à l'égard du Français avaient profondément évolué. Si, lors de ses premiers « exploits » face à leurs champions, Carpentier avait suscité de l'indifférence ou tout au plus un certain « enthousiasme » ce n'est qu'après ses triomphes sur Wells et notamment le second, qu'il devint vraiment populaire outre-Manche. Comme le souligna *Le Temps* :

« La première victoire de Carpentier sur Wells avait été accueillie avec quelques méfiances ; mais à la seconde le public anglais a reconnu pleinement la valeur du jeune champion et depuis lors il est devenu aussi populaire ici qu'en France ». ⁹⁰

Toutefois, dans une confusion de sentiment, si cette popularité se traduisait par de l'enthousiasme, elle s'accompagnait également d'une certaine appréhension. Ainsi, la veille de son affrontement contre

Smith, l'envoyé spécial du *Sporting Life*, qui observait le Français à son hôtel, tira la conclusion suivante : un « gentleman cultivé et calme dont tout le moi est concentré sur le combat » demeure forcément « un homme à craindre ». ⁹¹

A y regarder de près, ce « culte », mêlant effroi et admiration, n'était pas sans rappeler celui voué à Napoléon. Nous avons déjà souligné les nombreuses comparaisons, opérées aussi bien dans la presse française que dans les journaux britanniques, entre le boxeur et le conquérant. Si ces rapprochements furent tentés principalement quand Carpentier, « vengeur de Waterloo », terrassait les meilleurs champions britanniques, ils se poursuivirent, dans la presse d'outre-Manche, même quand le Français, devenu alors populaire, n'apparaissait plus comme le grand rival de leurs pugilistes. A titre d'exemple, la veille du match contre Smith, *The Sporting Life* écrivit :

Illustration 3 : La foule acclame l'arrivée de Georges Carpentier à Londres.



Source : *La Boxe et Les Boxeurs*, 22 juillet 1914.

d'hommes qui agitaient des drapeaux Tricolores et applaudissaient à se rompre la voix ». ⁸⁴

Outre cette bienvenue « royale », la popularité de Carpentier en Grande Bretagne se mesure également par la multitude de témoignages de soutien et/ou d'admiration qu'il reçut de nombreux Britanniques. A titre d'exemple, le lendemain du combat, *Le Figaro* fit part à ses lecteurs de trois faits particulièrement probants. Pour commencer, le quotidien signala qu'à son hôtel le champion avait reçu « des centaines et des centaines de lettres et de télégrammes » ⁸⁵ provenant « de tous les coins de l'île amie, toutes et tous lui souhaitant la victoire ». ⁸⁶ Puis, il mentionna qu'un Lord, dont il avait oublié le nom, l'avait élevé au rang de « champion de l'Entente Cordiale ». ⁸⁷ Enfin, il relata que des mineurs du Pays de Galles lui avaient adressé leurs vœux accompagnés d'un fétiche : « un anneau en or, dans lequel était encastré un morceau

« Carpentier vient de cette race qui a pour le grand petit Corse les meilleures troupes du monde, des hommes tirés au moment de l'action par une extase de fureur. Il est à craindre ».⁹²

Il est vrai que, pareillement au boxeur, le conquérant, après avoir terrorisé une partie des Britanniques, était devenu une source de fascination et de fantasme outre-Manche. Comme le souligne l'historien britannique Allan Forest :

« Avec le temps, la haine intense exprimée par les Anglais envers leur adversaire le plus acharné [diminua], pour céder la place à la curiosité et à la volonté d'en savoir plus sur cet homme si plein de contradictions, ayant tout à la fois réussi à terminer la Révolution, à donner à la France une stabilité inaccoutumée, et à conquérir la plus grande partie de l'Europe ».⁹³

Hormis la comparaison avec Napoléon, la popularité de Carpentier en Angleterre n'était pas sans évoquer celle dont bénéficia le tragédien français François Joseph Talma dans le Londres de la fin du XVIIIe siècle. Alors que cet acteur, par ailleurs très proche du général Bonaparte, était célébré à Paris, il connaissait aussi un véritable succès outre-Manche. Selon Antoine Lilti, cette adulation devint si grande qu'après la chute de l'Empereur, lors d'une tournée à succès dans la capitale anglaise, la presse britannique s'efforça de le nationaliser en affirmant à tort qu'il était né à Londres et en louant sa parfaite prononciation de la langue de Shakespeare.

« L'ambiguïté [était] dès lors totale. Talma dont la carrière [avait] été si fortement associée au moment révolutionnaire français, au point d'incarner une sorte d'alter égo théâtral de Bonaparte, se [trouvait] en quelque sorte dépossédé de sa nationalité ».⁹⁴

Un peu de la même manière, à partir de 1913, Georges Carpentier, après avoir représenté l'ennemi héréditaire et « le vengeur de Waterloo » devenait, sous la plume de quelques journalistes, le plus british des Français. Dans une volonté de nationalisation évidente, tandis que l'hebdomadaire *Boxing* comparait sa vaillance à celle du roi plantagenêt Richard Cœur de Lion,⁹⁵ d'aucuns considéraient, qu'au regard de sa manière de boxer et de se comporter dans la vie, du sang anglais devait couler dans les veines du champion.

Si, comme le remarqua Tristan Bernard, l'adresse et l'intelligence de combat de Carpentier étaient admirées outre-Manche⁹⁶, son *self-control* sur le ring participait également de cette adulation. Nous avons d'ailleurs souligné combien au lendemain de la deuxième

défaite de Wells, *The Sporting Life*, opposa la nervosité et le manque d'assurance flagrant du Britannique au calme et au sang-froid apparent du Français. De surcroît, dans un pays où la bravoure au combat était tant vantée, Carpentier était perçu comme un *fighter* faisant toujours preuve de ténacité. Avant son match contre l'Américain Gunboat Smith, un reporter du *Sporting Life* écrivit :

« Je n'ai jamais rencontré un homme aussi méprisant et indifférent à la douleur. Pour lui, la défaite est quelque chose de bas et d'ignoble, et pour éviter la défaite, il se battra jusqu'à l'once perdue et jusqu'à la dernière minute ».⁹⁷

Outre son aisance dans les difficiles jeux du ring, les Britanniques semblaient également apprécier sa manière d'être dans la vie civile. Celle-ci paraissait d'autant plus estimée qu'elle s'apparentait à l'attitude du parfait *gentleman*. Afin de mieux comprendre ce pan d'admiration, il convient d'abord de définir ce qu'implique outre-Manche une telle manière d'être. La chercheuse Elsa Cavalié rappelle qu'en Angleterre, « historiquement, le gentleman est celui qui a le droit de porter des « armoiries » (soit le plus bas degré de la noblesse). Cependant vers le milieu du XIXe siècle, le sens évolue pour désigner une norme de comportement dont les fondements veulent rester proches de la chevalerie ».⁹⁸ L'historien britannique Mark Girouard mentionne, par exemple, que « tous les gentlemen savaient qu'ils devaient être courageux, ne montrer aucun signe de panique ou de lâcheté, être courtois et protecteur envers les femmes et les enfants, être loyaux envers leur camarade et affronter la mort sans faillir ».⁹⁹ A l'image de certains intellectuels anglais¹⁰⁰ qui voyaient dans le sport une manière de renforcer cet idéal chevaleresque, en appliquant notamment aux codes de conduites du gentleman certaines valeurs sportives, Georges Carpentier considérait la boxe comme une pratique qui anoblissait. Ainsi, il aimait dire que « le véritable fighter » était « un homme bien élevé, un « gentleman » dans tout ce que cette expression anglaise [comportait] de noble et de haut, et dont son pays [pouvait] se montrer fier à juste titre ».¹⁰¹

Loin d'être de vaines paroles, plusieurs exemples attestent qu'il fit souvent preuve d'une telle attitude et que celle-ci lui valut alors une large approbation outre-Manche. Ainsi, avant son match contre Young Joseph, le 23 octobre 1911, lorsqu'il monta sur le ring et vit son adversaire « assis dans son coin du ring, enveloppé dans un peignoir blanc, d'un pas vif [il alla] lui serrer les mains ».¹⁰² Si, comme il le précise, ce geste lui semblait « tout naturel »¹⁰³, il entraîna pourtant « un tonnerre d'applaudissements » dans l'assistance. Cette dernière, qui était habituée à « voir les boxeurs échanger une poignée de mains seulement lorsque l'arbitre

les appelait au milieu du ring pour les recommandations d'usage »¹⁰⁴, sembla, en effet, charmée par cette distinction.

Tandis que certains combats de boxe de la Belle Époque étaient empreints de nationalisme, il paraît remarquable que la popularité de Carpentier outre-Manche conduisit certains supporteurs anglais, à le préférer à leurs cousins anglo-saxons, les pugilistes américains. Ainsi, lors de son match contre l'Américain Gunboat Smith, le 16 juillet 1914 à Londres, Carpentier raconte que des supporteurs britanniques manifestaient un tel enthousiasme à son égard qu'il avait « l'impression d'être le champion autant des Anglais que des Français, le champion de la Vieille Europe ».¹⁰⁵

Ce constat aurait pu paraître insignifiant s'il n'allait pas à l'encontre d'une doctrine alors en vogue en Angleterre : celle de l'anglo-saxonisme. Alors qu'à la fin du XIXe siècle la Grande-Bretagne s'était engagée avec les États-Unis « dans ce que Bradford Perkins [avait] décrit comme le grand rapprochement », ¹⁰⁶ cette doctrine insistait sur la communauté raciale et culturelle entre les Anglo-Saxons tout en « prônant leur supériorité par rapport aux autres peuples de la planète ».¹⁰⁷ Aussi, le journaliste Anglais, William T. Stead, proposait en 1902, dans son essai « L'américanisation du monde ou la tendance du XXe siècle »¹⁰⁸, de substituer le « patriotisme de race » au « patriotisme insulaire ».

Dans un tel contexte, comment expliquer le soutien inconditionnel de certains Anglais pour le Latin Carpentier alors que ce dernier affrontait des Anglo-Saxons ?

Bien qu'à la Belle Époque, la boxe reflétât en partie la « guerre sans les coups de canons », il est clair que cette pratique restait avant tout un sport dans lequel les considérations patriotiques ou chauvines, n'étaient pas toujours de mise. Il est par exemple indéniable que le physique de jeune premier de Carpentier et son élégance sur et hors du ring suffisaient quelquefois à faire de cet athlète le favori de certains Anglais.

De plus, si les thèses anglo-saxonistes connaissaient un certain succès outre-Manche, elles étaient loin de faire l'unanimité. Malgré le grand rapprochement, le ressentiment historique entre l'ancienne puissance coloniale impérialiste et le jeune Nouveau Monde émancipé restait encore vif. Comme l'expliquait André Tardieu, dans ses notes sur les États-Unis, publiées en 1908, « le fond des sentiments [n'avait] pas varié et la bonne entente [était] de raison plus que d'inclination ».¹⁰⁹

En outre, depuis 1898 et la guerre ayant opposée les États-Unis à l'Espagne, dans les chancelleries britanniques, beaucoup commençaient « à s'inquiéter

de la montée en puissance américaine ». ¹¹⁰ Certains francophiles semblaient alors sensibles aux thèses d'intellectuels français, qui affirmaient que cette ambition « impériale » devait être perçue « comme une menace collective à laquelle [devait] réagir l'ensemble des puissances du Vieux Monde ».¹¹¹

Pour finir, la nouvelle entente cordiale entre la France et l'Angleterre participait à l'évidence du succès de Carpentier outre-Manche. Bien qu'il fallût attendre la Grande Guerre pour voir cette entente se transformer en véritable alliance, il convient de garder à l'esprit qu'entre 1904 et 1914, toute une série de démarches, allant de la signature du traité à une multitude de manifestations culturelles et politiques, tissèrent et renforcèrent les liens entre ces deux nations. Parmi les événements les plus notoires, nous pouvons relever l'exposition franco-britannique de 1908 à Londres, le déplacement outre-Manche, en mai 1908, du président de la République Française, Armand Fallières, et celui, à Paris, en avril 1914, du Roi d'Angleterre, Georges V. Toute proportion gardée, à partir de 1913, les périodes de Carpentier dans la capitale britannique, notamment les réceptions triomphales dont le champion bénéficia, peuvent également attester de ce rapprochement. Il semble, par exemple, intéressant de noter les similitudes dans l'utilisation des symboles nationaux lors des accueils du Président et du Roi et dans ceux du boxeur. Comme le remarque Robert Frank les déplacements à Londres et Paris, d'Armand Fallières et de George V, furent « transformés en outils diplomatiques et pédagogiques [...]. On [pavoisa] les rues, on [mêla] les drapeaux, on [entrelaça] les Armoiries du Royaume et les emblèmes de la République [...] Toute une propagande [fut] lancée et une littérature encouragée pour populariser l'expression « Entente cordiale ».¹¹² De même, nous pouvons constater que la bienvenue de Carpentier à Londres, le 14 juillet 1914, se fit au son de la Marseillaise et que le valet de pied qui l'accompagnait à l'hôtel tenait dans sa main « un énorme drapeau français ».¹¹³ En outre, au mois de juin 1913, lors du déjeuner au Savoy Hotel, orchestré par *The Sporting Life* dans l'optique de préparer la revanche de Wells, les organisateurs ne lésinèrent pas dans l'utilisation de multiples symboles nationaux. Comme l'écrivit Léon Sée :

« Le déjeuner était somptueux ; la table ornée de fleurs et de drapeaux aux couleurs anglaises et françaises alternées, était ravissante [...] Au champagne, les toasts commencèrent : après avoir bu à la santé du « King George » et du président de la République... Descamps eut alors à son tour une inspiration charmante. Prenant parmi les ornements qui décoraient la table un petit drapeau anglais et un petit drapeau français, il plaça le premier à la boutonnière de Georges Carpentier et le second à celle de Bombardier Wells ».¹¹⁴

Si, à l'évidence, ces différentes mises en scène voulaient faire oublier aux deux peuples leur longue inimitié historique, on peut s'interroger sur leur influence dans le choix que fit l'opinion publique anglaise en faveur d'une alliance au côté de la France au moment du déclenchement de la Grande Guerre. Alors qu'à quelques jours du conflit, « le cabinet britannique était toujours incapable de parvenir à une décision ferme quant à la politique à adopter si une guerre éclatait sur le continent », ¹¹⁵ comme le souligne l'historienne Margaret McMillan, il n'en était pas de même pour l'opinion publique britannique. Bien que divisée, cette dernière semblât « pencher dans le sens d'une intervention. *The Times*, par exemple, affirmait à présent que le pays avait une obligation morale envers la France et la Russie et qu'il ne pouvait rester inactif alors que l'équilibre du pouvoir sur le continent changeait en faveur de l'Allemagne ». ¹¹⁶ En 1918, dans son roman *Les Silences du Colonel Bramble*, l'académicien André Maurois, corroborant cette thèse, n'écrivait-il pas que si les soldats anglais présents sur le front français s'enthousiasmaient devant la beauté des paysages et les vertus de certaines femmes, « beaucoup d'entre eux avaient été acquis pour la première fois à l'idée de l'Entente par la victoire de Carpentier à Londres » ¹¹⁷ ?

CONCLUSION

Si, à première vue, les réunions pugilistiques entre des combattants tricolores et des représentants de la patrie du noble art, relevaient d'une nouvelle cordialité, à y regarder de près, la boxe était le prétexte à la poursuite de la longue animosité historique opposant la France à l'Angleterre. Dans une métaphore évidente, au sein de nombreux journaux, les rings étaient alors décrits comme des nouveaux champs de bataille

sur lesquels de vieux ennemis réglèrent leurs différends séculaires. A cet égard, les multiples combats opposant Georges Carpentier aux meilleurs champions britanniques furent particulièrement significatifs. Au gré de ses victoires, le Tricolore revêtit, tant dans la presse sportive française que dans celle d'outre-Manche, l'uniforme du « vengeur de Waterloo ». En outre, si, dans les journaux français, ces affrontements mobilisèrent les ressorts d'un nationalisme se voulant plus offensif, ils furent également les reflets de la prégnance des forts clichés à caractère national partagés des deux côtés de la Manche. Pourtant, à partir de 1913, le boxeur jouit d'une popularité croissante en Angleterre. Dans un paradoxe surprenant, la presse britannique le présentait non seulement comme l'archétype parfait du gentleman, figure de l'idéal masculin britannique, mais aussi comme le héros de l'Entente Cordiale. Aussi, si sa personne diffusait une certaine image de la France, contredisant alors des stéréotypes sur les *froggies* profondément ancrés, il apparait également que sa notoriété contribua à transformer l'entente cordiale en alliance militaire durable.

Dans l'Angleterre d'après-guerre, le prestige du champion français s'amplifia. En livrant face aux nouveaux ténors des rings britanniques plusieurs combats victorieux, Georges Carpentier sera même fêté et célébré par une grande partie de l'aristocratie londonienne. ¹¹⁸ Le fait est d'autant plus singulier que depuis aucun Tricolore n'a atteint dans ce pays un tel degré de notoriété, à l'exception peut-être du footballeur Éric Cantonna

Proposé le 26 octobre 2020

Accepté le 30 mars 2021

NOTES

- ^{1.} *Le Figaro*, 29 février 1912.
- ^{2.} *Boxing*, 2 mars 1912.
- ^{3.} Pierre Renouvin et Jean-Baptiste Duroselle, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, Pocket, Paris, 1988, p. 1-2
- ^{4.} Stéphane Hadjeras, *Georges Carpentier ou la Belle Époque de la boxe anglaise en France, (1900-1914)*, sous la direction de Paul Dietschy, professeur des universités, Université de Franche-Comté, Thèse présentée et soutenue à Besançon le 7 février 2020, composition du jury, Thomas Bauer, maître de conférences, HDR, Université de Limoges ; Anne Carol, professeure des universités, Université d'Aix-Marseille ; Dominique Kalifa, professeur des universités, Université Paris I Panthéon Sorbonne (rapporteur) ; Luc Robène, professeur des universités, Université de Bordeaux (rapporteur) ; Georges Vigarello, directeur de recherche à l'EHESS
- ^{5.} François Crouzet, « L'Entente cordiale : réalités et mythes d'un siècle de relations franco-britanniques », *Études anglaises*, vol. tome 57, no. 3, 2004, pp. 310-320.
- ^{6.} *Ibid.*
- ^{7.} Pierre Gaxotte cité dans Maurice Vaisse, *L'Entente Cordiale de Fachoda à la Grande Guerre*, Complexe, Paris, 2004, p. 9.
- ^{8.} Louis Hémon, *Battling Malone, pugiliste*, Boréal, réédition, 1994, p. 10-11
- ^{9.} « Un tournant de l'histoire », *La Boxe et Les Boxeurs*, 19 avril 1911.
- ^{10.} *L'Auto*, 8 janvier 1913.
- ^{11.} « Clever Frenchman », *The Sporting Life*, 24 octobre 1911.
- ^{12.} *L'Auto*, 24 octobre 1911.
- ^{13.} Jean Bouin avait alors battu le 22 octobre le record de l'heure de course couvrant la distance à 18 km 588 mètres.
- ^{14.} *L'Auto*, 24 octobre 1911.
- ^{15.} *Ibid.*
- ^{16.} Tristan Bernard « Préface », dans Georges Carpentier, *Comment je suis devenu Champion d'Europe*, Paris, Lafitte & Cie, 1911, p. 8
- ^{17.} *Ibid.* p. 9.
- ^{18.} *The Sporting Life*, 23 octobre 1911.
- ^{19.} *Le Figaro*, 29 février 1912.
- ^{20.} *Ibid.*
- ^{21.} *Ibid.*
- ^{22.} *The Sporting Life*, 29 février 1912.
- ^{23.} *Ibid.*
- ^{24.} Tom Jones (1766-1811) fut un boxeur célèbre en Angleterre à la fin du XVIIIème siècle
- ^{25.} Jem Belcher (1781-1811) fut champion d'Angleterre des poids moyens en 1799.
- ^{26.} Bob Fitzsimmons (1863-1917) fut un boxeur britannique considéré comme un des premiers « scientifiques » de ce sport. Il a réussi l'exploit de conquérir trois titres de champion du monde dans trois catégories de poids différentes : moyens, mi-lourds et lourds.
- ^{27.} Victor Hugo, *L'homme qui rit*, Pocket, 2012, p. 313.
- ^{28.} *Ibid.*
- ^{29.} *L'Auto*, 1er mars 1912.
- ^{30.} *Ibid.*
- ^{31.} Michel Vovelle, « La Marseillaise », dans *Les Lieux de Mémoires*, dir. Pierre Nora, Gallimard, 1984, p. 85.
- ^{32.} *Ibid.*
- ^{33.} *L'Auto*, 1er mars 1912.
- ^{34.} *Ibid.*
- ^{35.} *The Sporting Life*, 1er mars 1912.
- ^{36.} *Ibid.*
- ^{37.} *Boxing*, 2 mars 1912.
- ^{38.} Carpentier rendait plus de 19 livres au champion britannique. Voir « Wells 191bs heavier than Carpentier », *The Sporting Life*, 2 juin 1913.
- ^{39.} *L'Auto*, 2 juin 1913.
- ^{40.} *Ibid.*
- ^{41.} *Ibid.*
- ^{42.} *Ibid.*
- ^{43.} *Le Figaro*, 2 juin 1913.
- ^{44.} *Boxing*, 7 juin 1913.
- ^{45.} *Ibid.*
- ^{46.} *Ibid.*
- ^{47.} *Ibid.*
- ^{48.} *The Sporting Life*, 8 décembre 1913.
- ^{49.} *L'Auto*, 8 décembre 1913.
- ^{50.} *Ibid.*
- ^{51.} *Boxing*, 13 décembre 1913.
- ^{52.} *The Sporting Life*, 9 décembre 1913.
- ^{53.} *Ibid.*
- ^{54.} *Ibid.*
- ^{55.} *Ibid.*
- ^{56.} *Ibid.*
- ^{57.} *Ibid.*
- ^{58.} *Ibid.*
- ^{59.} George Mosse, *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne*, Paris, Éditions Abbeville, 1997, p. 55.
- ^{60.} Fabrice Serodes, *Anglophobie et politique. De Fachoda à Mers el-Kébir*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 9
- ^{61.} Dominique Lejeune, *Histoire du sport XIXe-XXe siècles*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 101.
- ^{62.} Marcel Spivak, *Education Physique, Sport et Nationalisme en France du Second Empire au Front Populaire : Un aspect original de la défense nationale*, Thèse pour le Doctorat d'Etat es Lettres et Sciences Humaine, Paris, université Paris I, 1983, tome 2, p. 728.
- ^{63.} Avant la Grande Guerre, la boxe « n'était tolérée en Allemagne que dans les clubs privés et encore ». Pour plus d'informations voir *L'Auto*, 9 janvier 1914.
- ^{64.} *L'Auto*, 8 janvier 1914.
- ^{65.} *L'Auto*, 9 janvier 1914.
- ^{66.} *L'Auto*, 8 janvier 1914.
- ^{67.} *Ibid.*
- ^{68.} *La Boxe et Les Boxeurs*, 14 janvier 1914.
- ^{69.} Margaret MacMillan, *Vers la Grande Guerre. Comment l'Europe a renoncé à la paix*, Paris, Autrement, 2014, p. 190.
- ^{70.} Jean Guiffan, *Histoire de l'anglophobie en France, de Jeanne D'Arc à la vache folle*, Terre de Brume, 2004, p. 160.
- ^{71.} François Crouzet, « L'Entente cordiale : Réalités et mythes d'un siècle de relations franco-britanniques » *op.cit.*
- ^{72.} Jean Guiffan, *Histoire de l'anglophobie en France, de Jeanne D'Arc à la vache folle, op.cit.*, p. 153.
- ^{73.} Déclaration faite le 27 juin 1962. Voir Alain Peyrefitte, *De Gaulle*, Tome 1, édition Arthème Fayard / Le Nouvel Observateur, 2012, chapitre 10, « Les Français et les Allemands doivent devenir des frères. »
- ^{74.} Jean Guiffan, *Histoire de l'anglophobie en France, de Jeanne D'Arc à la vache folle, op.cit.*, p. 159.
- ^{75.} George Orwell « L'esprit sportif », *La Tribune*, 14 décembre 1945.
- ^{76.} *Ibid.*
- ^{77.} *Ibid.*

78. *Ibid.*
79. *La Boxe et Les Boxeurs*, 22 juillet 1914.
80. *Ibid.*
81. *Ibid.*
82. *The Sporting Life*, 15 juillet 1914.
83. *Ibid.*
84. « Arrival of Carpentier in London », *The Times*, 15 juillet 1914.
85. *Le Figaro*, 17 juillet 1914.
86. *Ibid.*
87. *Ibid.*
88. *Ibid.*
89. *The Sporting Life*, 17 juillet 1914.
90. *Le Temps*, 18 juillet 1914.
91. *The Sporting Life*, 16 juillet 1914.
92. *Ibid.*
93. Alan Forrest, « L'Angleterre face à la France napoléonienne », dans Jean-Paul Bertaud, Alan Forrest, Annie Jourdan, *Napoléon, le monde et les Anglais. Guerre des mots et des images*, Autrement, 2004, p. 193.
94. Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014, p. 63.
95. « Georges the Lion-hearted », *Boxing*, 2 juin 1913.
96. Tristan Bernard « Préface », dans Georges Carpentier, *Comment je suis devenu Champion d'Europe*, *op.cit.*, p. 8.
97. *The Sporting Life*, 16 juillet 1914.
98. Elsa Cavalié, *Réécrire l'Angleterre. L'anglicité dans la littérature britannique contemporaine*, Presses universitaires de la Méditerranée, 2015, p. 154.
99. Mark Girouard, *The Return to Camelot : Chivalry and the English Gentleman*, New Haven, Yale U.P., 1981, p. 7.
100. L'écrivain Charles Kingsley écrit : « Games conduce not merely to physical but to moral health ». Pour plus d'informations voir Charles Kingsley, *Health and Education*, Londres, Plain Label Books, 1874, p. 35.
101. Georges Carpentier, *Ma Méthode ou la Boxe Scientifique*, Paris, Oudin, 1914. p. 24.
102. Georges Carpentier, *Mon Match avec la vie*, Paris, Flammarion, 1954, p. 60.
103. *Ibid.*
104. *Ibid.*
105. *Ibid.* p. 119.
106. Philippe Chassaing, *La Grande-Bretagne et le Monde de 1815 à nos jours*, Armand Colin, 2009, p. 127.
107. *Ibid.*
108. Pour plus d'informations, voir Emilio Gentile, *Apocalypse de la modernité. La Grande Guerre et l'homme nouveau*, Paris, Aubier, 2011, p. 112-113.
109. André Tardieu. *Notes sur les États-Unis : la société, la politique, la diplomatie*, Paris, Calmann-Lévy, 1908, p. 364.
110. Philippe Roger, *L'ennemi américain, généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 366.
111. *Ibid.* p. 365.
112. , Robert Frank, « Postface », dans Maurice Vaïsse, *L'Entente Cordiale de Fachoda à la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 123-124.
113. *La Boxe et Les Boxeurs*, 22 juillet 1914.
114. *La Boxe et Les Boxeurs*, 18 juin 1913.
115. Ainsi, « le 31 juillet le Cabinet se réunit à nouveau et décida qu'il ne pouvait faire à Cambon aucune promesse ». Pour plus d'informations voir Margaret MacMillan, *op. cit.*, pp. 716-717.
116. *Ibid.*
117. André Maurois, *Les Silences du colonel Bramble*, Œuvres complètes, Tome 1, Paris, Arthème Fayard, 1950, p. 57
118. Stéphane Hadjeras, *Georges Carpentier. L'incroyable destin d'un boxeur devenu star*, Paris, nouveau monde éditions, 2021, p. 261.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Sources imprimées

Presse française

L'Auto

La Boxe et Les Boxeurs

Le Figaro

Le Temps

Presse anglaise

Boxing

The Sporting Life

The Times

BIBLIOGRAPHIE

Boddy, K. (2008). *Boxing a cultural history*. Londres. Reaktion Books.

Carpentier, G. (1911). *Comment je suis devenu Champion d'Europe*. Paris, Lafitte & Cie.

Carpentier, G. (1914). *Ma Méthode ou la Boxe Scientifique*. Paris. Oudin.

Carpentier, G. (1954). *Mon Match avec la vie*. Paris. Flammarion.

Cavalié, E. (2015). *Réécrire l'Angleterre. L'anglicité dans la littérature britannique contemporaine*. Presses universitaires de la Méditerranée.

Chassaigne, P. (2009). *La Grande-Bretagne et le Monde de 1815 à nos jours*. Paris. Armand Colin.

Crouzet, F. (2004). « L'Entente cordiale : réalités et mythes d'un siècle de relations franco-britanniques », *Études anglaises*, vol. tome 57, no. 3, pp. 310-320.

Forrest, A. (2004). « L'Angleterre face à la France napoléonienne », dans Bertaud, J.P. Forrest, A. Jourdan, A. *Napoléon, le monde et les Anglais. Guerre des mots et des images*, Paris. Autrement.

Gentile, E. (2011). *Apocalypse de la modernité. La Grande Guerre et l'homme nouveau*. Paris. Aubier.

Girouard, M. (1981). *The Return to Camelot : Chilvary and the English Gentleman*, New Haven. Yale U.P.

Guiffan, J. (2004). *Histoire de l'anglophobie en France, de Jeanne D'Arc à la vache folle*. Terre de Brume.

Hadjeras, S. (2021). *Georges Carpentier. L'incroyable destin d'un boxeur devenu star*, Paris. nouveau monde éditions.

Hémon, L. (1994). *Battling Malone, pugiliste*. Boréal.

Hugo, V. (2012). *L'homme qui rit*. Pocket.

Kingsley, C. (1874). *Health and Education*. Londres. Plain Label Books.

Lejeune, D. (2000). *Histoire du sport XIXe XXe siècles*. Paris. Armand Colin.

Lilti, A. (2014). *Figures publiques. L'invention de la célébrité 1750-1850*. Paris. Fayard.

MacMillan, M. (2014). *Vers la Grande Guerre. Comment l'Europe a renoncé à la paix*. Paris. Autrement.

Maurois, A. (1950). *Les Silences du colonel Bramble. Œuvres complètes. Tome 1*. Paris. Arthème Fayard.

Mosse, G. (1997). *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne*. Paris. Éditions Abbeville.

Peyrefitte, A. (2012). « Les Français et les Allemands doivent devenir des frères. »

De Gaulle. Tome 1. Édition Arthème Fayard / Le Nouvel Observateur.

Renouvin, P. et Duroselle, J-B. (1988). *Introduction à l'histoire des relations internationales*. Paris. Pocket.

Roger, P. (2002). *L'ennemi américain, généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris. Éditions du Seuil.

Runstedtler, T. (2012). *Jack Johnson, Rebel Sojourner. Boxing in the Shadow of the Global Color Line*. Oakland. University of California Press.

Serodes, F. (2010). *Anglophobie et politique. De Fachoda à Mers el-Kébir*. Paris. L'Harmattan.

Spivak, M. (1983), *Education Physique, Sport et Nationalisme en France du Second Empire au Front Populaire : Un aspect original de la défense nationale*. Thèse pour le Doctorat d'État es Lettres et Sciences Humaine. Paris. université Paris I. tome 2.

Tardieu, A. (1908). *Notes sur les États-Unis : la société, la politique, la diplomatie*, Paris. Calmann-Lévy.

Vovelle, M. (1984). « La Marseillaise ». *Les Lieux de Mémoires*. Dir. Pierre Nora. Paris. Gallimard.



RÉSUMÉ | RESUMO | ABSTRACT

Le boxeur Georges Carpentier dans la presse franco-britannique de la Belle Époque. De la figure du vengeur de Waterloo à celle du héros de l'Entente Cordiale.

O boxeador Georges Carpentier na imprensa franco-britânica da Belle Époque. Da figura do vingador de Waterloo à do herói da Entente Cordiale.

The boxer Georges Carpentier in the Franco-British press of the Belle Époque: from Waterloo avenger to hero of the Entente Cordiale.

Fr. À la veille de la Grande Guerre la boxe anglaise a pris, dans les sociétés anglo-saxonnes (États-Unis, Grande-Bretagne et Australie) et depuis peu en France, une dimension sociale et culturelle d'importance. Dans l'Hexagone alors qu'elle était au tournant du XIX^{ème} siècle une mise en scène illégale et inconnue du grand public, elle a connu en 10 ans une fulgurante ascension. Aussi, En 1914, elle est devenue sport roi non seulement à Paris mais également en province. Ce que l'on peut appeler « la Belle Époque de la boxe anglaise en France » est marqué par une corrélation entre les succès de cette pratique et l'avènement de la première superstar du sport tricolore : le boxeur Georges Carpentier. Né en 1894 à Liévin, dans les bassins miniers du Pas-de-Calais, le « gosse » embrasse la carrière de pugiliste à l'âge de 14 ans. Entre 1908 et 1914, au rythme de nombreuses et surprenantes victoires, sa popularité ne cesse de croître. Elle atteint son apogée dans les deux années précédant la guerre, particulièrement lors de probants triomphes face à la fine fleur pugilistique britannique. À l'occasion de matchs mobilisant les ressorts du nationalisme anti-anglais, ces affrontements poursuivent la longue inimitié historique entre la France et la « perfide Albion », tout en nourrissant et amplifiant la célébrité du jeune prodige. À l'aube du culte des vedettes et dans une métaphore évidente de la guerre, la presse franco-britannique n'hésite pas à l'élever au rang de « vengeur de Waterloo ». Puis, contre toute attente, à quelques mois de l'embrasement de la vieille Europe, augurant du nouveau jeu d'alliance militaire qui se dessine dans les salons de la diplomatie franco-anglaise, il devient dans ces mêmes journaux le « champion de l'Entente Cordiale ».

Mots clés : Boxe – Entente Cordiale - Rivalité franco-anglaise- Georges Carpentier- Sport

Pt. Às vésperas da Grande Guerra, o boxe inglês assume uma dimensão sociocultural central nas sociedades anglo-saxônicas (Estados Unidos, Grã-Bretanha e Austrália). Isso ocorre também na França, onde, até a virada do século XIX, não passava de uma encenação ilegal desconhecida do público em geral. 10 anos depois, experimenta uma ascensão meteórica, tornando-se, em 1914, o rei dos esportes em Paris, mas também nas demais cidades francesas. O período da *Belle Époque* do boxe inglês na França é marcado por uma convergência entre o sucesso do boxe e o advento da primeira superestrela do esporte francês: o boxeador Georges Carpentier. Nascido em 1894 em Liévin, nas bacias mineiras do Pas-de-Calais, o “moleque”, como era chamado, abraçou a carreira de pugilista aos 14 anos de idade. Entre 1908 e 1914, tendo já acumulado diversas vitórias surpreendentes, sua popularidade não para de crescer, atingindo seu auge nos dois anos que precederam a guerra, com vitórias arrasadoras contra a nata do pugilismo britânico. Essas partidas, cenário de incitação ao nacionalismo antiinglês, passaram simultaneamente a consolidar a longa inimizade histórica entre a França e o “pérfido Albion” e a fama do jovem prodígio. Nos primórdios do culto às estrelas do esporte, a imprensa franco-britânica, lançando mão de uma óbvia metáfora bélica, eleva Carpentier ao ranking de “vingador de Waterloo”. Poucos meses antes do estremecimento da velha Europa, contrariando todas as expectativas e prefigurando o novo jogo de alianças militares que se perfilava nos salões da diplomacia

franco-britânica, Georges Carpentier torna-se, nas colunas desses mesmos jornais, o “campeão da *Entente Cordiale*”.

Palavras-chave: Boxe - *Entente Cordiale* - Rivalidade franco-britânica - Georges Carpentier - Esporte

En. In the years preceding the Great War, English boxing occupied an important social and cultural role in Anglo-Saxon societies (United States, Great Britain and Australia) and came to gradually occupy a similar position in France. At the turn of the 19th century, it was still an illegal and obscure show to French audiences. However, in the course of the following decade, it was propelled to higher grounds: by 1914, it had become the king of sports, both in Paris and in the provinces. The “Belle Époque of English boxing in France» is characterized by the correlation between the success of the sport and the rise of the first French boxing superstar, Georges Carpentier. Born in 1894 in Liévin, in the coal mining basins of the Pas-de-Calais, the “kid” embraces the career of pugilist at the age of 14. Between 1908 and 1914, his popularity was on a constant rise thanks to numerous and surprising victories. His popularity climaxes in the two years preceding the war, largely thanks to multiple victories against the British pugilistic elite. Mobilizing nationalism fueled by anti-English sentiments, these boxing matches are presented as a natural extension of the long historical enmity between France and the «perfidious Albion», contributing to grow and amplify the young prodigy’s fame. At the dawn of celebrity worship, and in an obvious metaphor of the war, the Franco-British press did not hesitate to adorn him as the «Waterloo avenger». Then, against all odds, a few months before the dislocation of old Europe, the same newspapers transformed him into the «champion” of the *Entente Cordiale*, implicitly pulling in behind the new military alliances taking shape in the halls of Franco-British diplomacy.

Keywords: Boxing - Entente Cordiale - French-English rivalry - Georges Carpentier - Sport

